

# Quand le rock chevauche Dada

On vient de traduire l'évangile underground de Greil Marcus. Voici son «histoire secrète du vingtième siècle».

**G**reil Marcus avait dépassé la trentaine quand il assista à un concert des Sex Pistols. Ce fut une gifle. Un outrage au rock bourgeois. Une musique réduite à presque rien, la rage dénudée, la vitesse, que n'importe qui pouvait reproduire, et qui s'est pourtant montrée capable de mettre son époque en lambeaux. Il se passait quelque chose d'étrange avec le chanteur des Sex Pistols: «Il ne semblait pas être lui-même, quel qu'il soit; il était moins en train de chanter une chanson qu'il n'était chanté par elle.» Greil Marcus ne s'en est jamais remis. Il a vu Johnny Rotten comme une sorte de médium. Connecté à une histoire secrète dont les galeries minent notre siècle. Ramenant dans son temps l'esprit de pure négativité qui eut, avant le «no future» punk, d'autres titres de noblesse et d'autres incarnations provisoires.

Né à San Francisco en 1945, Greil Marcus est une bête curieuse, un pied dans le rock, l'autre dans la littérature. Son CV aligne un diplôme de sciences politiques à l'Université de Berkeley, un bon bout de carrière au magazine «Rolling Stones», un livre sur les «Basement tapes» de Bob Dylan, et ce «Lipstick traces» qui nous arrive près de dix ans après sa publication américaine avec la réputation un peu fumeuse d'un évangile underground. L'auteur a beau paraître vaguement apparenté au «nouveau journalisme» dont Tom Wolfe fut le chef de file, «Lipstick traces» ne ressemble à rien de connu. Si l'on excepte Jean-François Kahn, Greil Marcus doit être le seul type au monde capable de citer dans la même phrase la dialectique négative de Theodor Adorno, les borborygmes de Pete Townshend et un hérétique illuminé du XIIIe siècle.



GREIL MARCUS Une antimatière historique à consommer avec modération.

A travers ce volumineux ouvrage court une idée formulée par un autre hérétique, marxiste celui-ci, qui eut jadis son quart d'heure de gloire. Selon Henri Lefebvre, la modernité «porte en elle, dès son départ, la négativité radicale, le Dada, cet événement qui eut lieu dans un café de Zurich». Ce fut un non immense: à l'art, à l'histoire, à la marchandise, à toutes les illusions qui séparent l'homme de sa vie. Un non proféré dès 1916 sur la scène du Cabaret Voltaire, par des dadaïstes en fureur, et qui va refaire surface ici ou là. Dans le café parisien où des lettristes décomposent la

poésie jusqu'à ses particules les plus élémentaires. Dans la petite ville piémontaise d'Alba où naît l'Internationale situationniste. Partout où se réécrit l'œuvre au noir de ce siècle.

Greil Marcus ne voit là ni relations causales ni jeux d'influences. Plutôt une sorte d'interaction permanente: une circulation souterraine qu'il essaie de suivre à tâtons. «Lipstick traces» avance par intuitions, coq-à-l'âne, reptations théoriques, glissements imprévisibles. Ou plutôt il n'avance pas. Il habite fantomatiquement une matière où tout communique avec tout. Johnny Rotten est ici contemporain des anabaptistes qui, en 1534, voulaient faire de Münster une Nouvelle Jérusalem.

Comme le mythe gnostique se retrouve dans l'agitation dada. Avec une méticulosité d'archiviste, Greil Marcus entend recomposer une histoire secrète à partir d'une culture qui ne l'est pas.

On recommandera de consommer cette antimatière historique avec modération. La lecture de «Lipstick traces» est un exercice déroutant, plutôt agréable dans l'expérience de l'abrupt, mais qui donne en se prolongeant l'impression d'avoir fumé tout un champ de cannabis jamaïcain. On en retiendra que, pour vibrer à l'unisson de cette histoire occulte, il faut se trouver au bon endroit au bon moment: Zurich en 1916, Paris en 1953, Londres en 1977... Ce qui ne fut pas le cas de l'auteur. Si on a bien compris, l'histoire secrète du XXe siècle ne s'est guère arrêtée aux Etats-Unis que le temps d'un concert des Sex Pistols au Winterland de San Francisco. Il est curieux, alors que la nouvelle littérature américaine paraît s'affranchir de la référence à l'Europe, de découvrir ce compliment enflammé que lui a troussé Greil Marcus.

Michel Audétat

«Lipstick traces», de Greil Marcus, traduit de l'anglais par Guillaume Godard, Editions Allia, 549 p.